

Andrea Dworkin

(1946-2005)



« [...] les hommes possèdent les femmes quand les hommes baisent les femmes parce que tous deux font par là l'expérience de la virilité de l'homme. Voilà la stupéfiante logique de la domination masculine. Dans cette optique, qui est l'optique dominante, la masculinité est agressive et violente ; et donc la baise, où l'homme et la femme éprouvent tous deux la masculinité, exige essentiellement l'effacement de la femme en tant que personne ; donc, en étant baisée, elle est possédée, cesse d'exister comme individu distinct, est subjuguée. » (Andrea Dworkin, *Coïts*)

Andrea Dworkin, féministe radicale américaine, est connue pour son opposition à la prostitution et à la pornographie. Elle a consacré à cette industrie un ouvrage, *Pornography: Men Possessing Women* (1979)

Illustratrices :

Zazie : www.instagram.com/zazielavraie/

Ana Minski



Les lézardes de feu

J'ai grandi sous le chant des grands-mères
voix de ruisseau, voix d'herbe, oiseau d'hiver
cheveux blancs et longues robes noires
dans le village, effrayantes sorcières...

Cours cours petite fille
ne te retourne pas
suis la chatte noire
qui porte dans ses yeux
les lézardes de feu.

Dans les chambres obscures elles m'enfermèrent
pour que je sois calme et silencieuse
Savaient-elles qu'ainsi naissent
les chemins menant aux joies miraculeuses ?

Cours cours petite fille
ne te retourne pas
suis la chatte noire
qui porte dans ses yeux
les lézardes de feu.

Au vent tempétueux j'ai ouvert toutes les fenêtres
offrant mes nuits aux hullements des harpies
cœur de serres et de fureur, amulettes
qu'elles me confièrent
contre l'immolation des rêves, les sanglots et la peur.

Cours cours petite fille
ne te retourne pas
suis la chatte noire
qui porte dans ses yeux
les lézardes de feu.

Combien sommes-nous à rêver le désencerclement,
l'ouverture des portes,
le désenchaînement des pierres,
pour que surgisse enfin celle que nous nommons mère
et qui n'est autre que l'heure magique de l'aurore ?

Ana Minski

Behigorri n°1 janvier 2021 Comminges Site :
www.lesruminants.com

Site associé : www.partage-le.com
Contact : lesruminantes@protonmail.com
Conception et mise en page : Ana Minski



EDITO

« Behigorri ! » crient-elles dans la nuit, dans les sous-bois, dans les plaines, dans les terrains vagues, sous les tours de verre et d'acier. Comme une incantation, une conjuration, un exorcisme.

« Behigorri ! », femelle rouge du sang de toutes les femelles. « Behigorri ! », esprit souterrain, lieux d'hibernation, de rêves et de réversibilités. Âme des troupeaux d'antan qui répondaient à l'appel des herbes, des saisons et des marées. Passé lointain dont les silhouettes d'ocre ou de charbon animent encore la fascination qui nous berçait.

« Behigorri ! » crient les filles des femmes liées au destin des velles, des génisses, des vaches... réduites à des proies, méprisées, niées, exploitées.

La corne d'abondance n'est plus chant de repos et de fête. Les usines ont volé la chair, les muscles, le lait et le sang. D'elles coule la souffrance qui nourrit le bourreau des lices, des ourses, des truies, des laies et des chevrettes.

Elles crient, elles chahutent, elles pleurent, elles rient aussi, les filles des femmes qui voient l'aube des temps se lever, Lune pleine dont le cœur rouge déverse par bourrasques l'air marin des sirènes.

De versant en versant, de vague en vague, de tourmente en tourmente, résonne le nom de celle qui connaît les chemins les plus profondément enfouis du labyrinthe.

#Jesuispangoline de Laura Outan	2	<i>Pornland</i> , Gail Dines	11
<i>Dans ma cabane, je suis</i> de Nina Terrpl	3	<i>Vous avez dit Satire !</i> de Cathy Garcia Canalès	12
<i>Leçon de sauvagerie</i> de SaVge	4	<i>Julia Hill Butterfly</i>	13
<i>La théorie de la fiction-panier</i> de Ursula K. Le Guin	4	<i>Variations de la ville</i> de Rosales Miroslava	14
<i>Civilisation et biogynophobie</i> de Ana Minski	7	<i>Animaux en terres humaines</i> de Ana Minski	15
<i>L'âge des couleurs</i> de Colette Daviles-Estinès	9	<i>Andrea Dworkin</i>	16
#CAPP, collectif abolition porno prostitution	10	<i>Les lézardes de feu</i> de Ana Minski	16

« Je voyais bien que Marco était misogyne parce que malgré tous les mannequins et toutes les starlettes de T.V. qui remplissaient la pièce, il ne voyait personne d'autre que moi. Non par gentillesse ou par curiosité, mais parce que le hasard avait fait que je lui étais échue, comme une carte à jouer dans un paquet où toutes les cartes sont identiques. [...]

Je commençais à comprendre pourquoi les misogynes transformaient les femmes en imbéciles. Les misogynes étaient comme des dieux : invulnérables et ivres de puissance. Ils s'abaissaient jusqu'à vous, puis ils disparaissaient. On ne pouvait jamais les rattraper. » (Sylvia Plath, *La cloche de détresse*, Gallimard)

Les ruminantes remercient toutes les contributrices à ce numéro qui ouvrira sans doute la voie à d'autres récits aussi mystérieux, luxuriants et ambivalents que la vie terrestre elle-même, berceau d'étoiles et de trous noirs.

#JeSuisPangoline

J'ai vu défilé ces dernières semaines un certain nombre d'articles d'une part sur le fait que les femmes se trouvent en première « ligne du front » – non pas de la « guerre » décrétée par le couillocrate qui nous gouverne, mais de la préservation de la vie, que ce soit par le soin aux malades ou l'entretien des bien-portant-e-s – et d'autre part, des analyses de fond sur les causes structurelles de la débâcle actuelle, en imputant la responsabilité au capitalisme néolibéral. Très peu d'analyses faisant le lien entre ces deux phénomènes.

Ça n'est pas si étonnant que ça, vous me direz, parce que les seules susceptibles de faire le rapprochement entre les deux sont les écoféministes et que, de base on n'est pas bien nombreuses, mais que là, en plus, on est plongées dans l'incertitude et l'anxiété sur ce que l'avenir (à court, moyen et long-terme) nous réserve – comme tout le monde – et submergées de travail de soin quotidien et de gestion des crises, matérielles et émotionnelles – comme toutes les femmes. Sans parler de la réactivation traumatique que tout cela provoque chez beaucoup d'entre nous. Ça nous laisse pas des masses de temps et d'espace mental pour proposer des analyses de fond sur les causes structurelles du problème. Et y'en a que ça arrange bien. Étant moi-même accablée d'appels au secours de femmes et de filles ainsi que par mon propre stress post-traumatique réactivé par l'enfermement, je me contenterai de proposer quelques lignes sur le sujet.

Tout comme les héroïnes combattantes du Kurdistan, je considère que « la question des femmes n'est pas une préoccupation secondaire, mais elle est à la base de toutes les autres questions. Les femmes sont les premières classes opprimées, asservies, exploitées, colonisées et dominées. Toutes les autres formes d'exploitation commencent après l'exploitation des femmes ». Contrairement à l'idée subtilement véhiculée par le concept de « capitalisme patriarcal », en vogue dans certains milieux anticapitalistes, c'est le patriarcat qui a historiquement précédé les autres systèmes de domination pas l'inverse. Cette antériorité n'est pas que chronologique, elle est aussi causale.

Pour les écoféministes, le patriarcat n'est pas simplement le système de domination des hommes sur les femmes, mais un système totalisant et totalitaire basé sur le paradigme du pouvoir-sur – le pouvoir sur les femmes et tout ce qui y a été assimilé, les enfants, la terre, les animaux, les peuples colonisé-e-s, les hommes homosexuels... Le pouvoir-sur tout ce qui vit, le pouvoir-sur la Vie. Un pouvoir intrinsèquement mortifère – quel plus grand pouvoir-sur la vie que le pouvoir d'administrer la mort ? – et insatiable – il ne connaît de limites que techniques, pas éthiques. C'est la théorie de « l'illimitisme » patriarcal développée par Françoise d'Eaubonne : tout ce qui peut être exploité le sera, inmanquablement et immodérément – jusqu'à ce que mort s'ensuive. La prédation effrénée et irrationnelle du vivant est constitutive du patriarcat. L'autodestruction en est son issue inéluctable.

Pour Françoise d'Eaubonne, le capitalisme a certes poussé ce système de destruction récréative à son paroxysme, mais « la dominance, l'appropriation, l'agressivité compétitive, l'absolutisme et l'illimitisme sont antérieures aux structures capitalistes ». Le capitalisme est un patriarcat. La colonisation est un patriarcat. Le spécisme écocide est un patriarcat. Il n'est pas question de verser dans un essentialisme angéliste niant que les femmes puissent être racistes, classistes, spécistes ou exercer n'importe quelle autre forme de violence, mais de comprendre que ces oppressions en tant que systèmes ont non seulement été historiquement



instaurées par et pour des hommes – pas tous les hommes, mais exclusivement par des hommes, puisque les femmes à l'époque n'étaient légalement rien d'autre que leurs propriétés –, mais qu'ils sont également sous-tendus par le même rapport au monde que celui que les hommes entretiennent aux femmes depuis des millénaires.

Et donc, quel rapport avec le coronavirus ? Et bien, la propagation du coronavirus chez l'espèce humaine ainsi que la gestion politique de la crise qui en découle sont des révélateurs de ce paradigme du pouvoir-sur et de ses conséquences mortifères. Le covid-19 en tant que tel existe depuis longtemps. Il s'agit d'un organisme vivant, comme il en existe des milliards sur cette planète. S'il a acquis un tel pouvoir de nuisance sur l'espèce humaine, c'est à cause de décisions de certains d'entre nous. Si l'hypothèse du pangolin est avérée, étant donné que l'une des principales « vertus » qui sont prêtées aux écailles de ce pauvre animal est d'être aphrodisiaques, le patient zéro du coronavirus est très certainement un homme qui a sacrifié l'un des derniers représentants de cette espèce pour... bander. Et je doute fort qu'un homme considérant qu'une hypothétique érection a plus de valeur que la vie bien réelle d'une créature sentiente ait employé ladite érection à autre chose qu'à faire du mal à autrui. D'une manière générale, en patriarcat, les hommes emploient leurs érections, a fortiori celles qu'ils ont artificiellement provoquées de la sorte, plus souvent à détruire qu'à construire. Si l'on remonte vraiment à la source de cette pandémie mondiale, l'on y trouve donc des hommes qui traquent, séquestrent et massacrent des animaux en voie d'extinction pour pouvoir en ingérer des parties supposées leur procurer des érections, qu'ils utilisent ensuite comme arme de guerre pour violer des femmes et des enfant-e-s. Ce sont des hommes qui détruisent des vies pour pouvoir détruire des vies qui sont à l'origine de cette hécatombe planétaire... dont le plus lourd tribut est payé par les femmes et les enfant-e-s.

L'illimitisme phallocrate dans toute sa splendeur. Le comble de la nocivité et de l'irrationnalité, unies dans une macabre étreinte.

Et, dans une flamboyante inversion patriarcale, nos dirigeants nous font croire que c'est ce virus qui nous a déclaré la guerre. Ils nous enfument l'esprit de métaphores agonistiques qui invisibilisent et dénigrent le travail quotidien fourni par les femmes, ce travail qui nous maintient actuellement tou-te-s en vie, que nous

Animaux en terres humaines I Les bêtes noires

Chapitre premier

« Il est des plaies qui, pareilles à la lèpre, rongent l'âme, lentement, dans la solitude. Ce sont là des maux dont on ne peut s'ouvrir à personne. »
(Sadeg Hedayat, *La chouette aveugle*)

« Quand j'ai su que tout existait de ce que j'avais vu, sauf l'homme, et quand je me suis vu devenir homme, j'ai compris ce qu'était la peur. J'étais enfermé dans un opéra gigantesque, au milieu d'une machinerie un peu vieille et grinçante déjà, et je ne connaissais pas mon rôle. »
(Gérard Prévo, *La haute note jaune*)

1.

Tant d'années sont passées mais depuis la nuit dernière, beaucoup de souvenirs me reviennent, me bousculent, me hantent. Ça me tracasse toutes ces paroles, toutes ces histoires, toutes ces confidences. Je sens qu'il me faut revenir sur ce passé pour appréhender notre présent, notre mise en quarantaine dans ces tours dorées.

Je dors peu et mal. Chaque matin le réveil est plus difficile, une colère et un désespoir me dominent, je rage sous la couverture et rumine longuement l'état pitoyable de mon esprit. Je ne supporte plus l'irresponsabilité qu'ils nous ont imposée. Je ressasse sans cesse les vaines paroles échangées au détour d'un couloir. Aucune parole n'est innocente, chacune me fait honte. Je ne comprends pas mon incapacité à partager mon angoisse, leur faculté à nier le désespoir qu'est devenu notre monde. J'essaie de me raisonner, de me comporter autrement, de contenir mon agacement, mais je n'y arrive pas. Leur naïveté feinte me poignarde de toute part. Tant de fois ils se sont offensés ou effrayés d'un rien. Confortablement installés dans leur fauteuil, emmitoufflés dans leur thermolactyl, leur détoxifiant fumant sur la table, des livres d'images entre les mains, ils ouvrent de grands yeux innocents, de grands yeux de victimes et me demandent de ne pas en dire davantage. Ils ne tiennent pas à savoir. La réalité les terrorise, elle pourrait les empêcher de dormir et nous n'y pouvons rien, affirment-ils. Ils sont volontairement soumis parce qu'en vérité leur corps est malade, atteint irrémédiablement par l'indifférence. Ils ne veulent rien lâcher de leur confort dominical, avant-goût, pensent-ils, du paradis futur, et ils participent activement à la destruction qu'impose notre civilisation à la planète.



Il est difficile de commencer. Par où, comment, quand ? Je me suis décidée cette nuit, je commencerai par elle. Elle qui me confia à Lorgne et qui m'apprit à lire et à écrire. Sans elle je ne pourrais pas rendre compte d'événements que beaucoup préfèrent taire ou oublier. J'adapterai ses écrits et ses confidences le plus fidèlement possible. Certains me reprocheront d'être trop explicite, je ne le serai jamais assez. La délicatesse, la pudeur, la suggestion se dégustent dans les salons de thé. Louise n'était pas une adepte de la sophistication et de la langue de bois. D'autres me reprocheront, à trop en dire, de ne pas respecter la liberté du lecteur. Cela m'importe peu, le mot liberté est le masque porté par les censeurs.

Je me souviens, étendue sur ma branche, elle était assise à la place de Lorgne et me racontait sa vie d'avant Écale, sa vie d'avant Lorgne. Je ne comprenais pas tout mais je me laissais bercer par sa voix rauque et profonde. Elle parlait bas, toujours. Je tendais l'oreille entre deux somnolences. Avant de partir elle me confia ses écrits. Ceux auxquels elle tenait. Certaines choses ne pouvaient être oubliées, disait-elle. J'insistais pour les lire. Elle me les lut. Parmi les ruines, dans le silence d'un jour crépusculaire. Elle y est sûrement encore. Assise à la place de Lorgne, pierre peut-être, fossile ou momie rêvant toujours à d'autres ciels.

Ses écrits portent en eux une vérité qu'il serait coupable de recouvrir, c'est avec elle que nous pourrions affronter les paroles et les actes qui composent notre présent. Certains penseront que tout ceci n'est que littérature, dans ce cas, la dernière pomme du verger sera le mot de la fin.

Ana Minski

Extrait du roman *Animaux en terre humaine I, Les bêtes noires* disponible sur le site lesruminants.com

VARIATIONS DE LA VILLE

« Je parle de la ville construite par les morts,
habitée par ses fantômes têtus, gouvernée par sa
mémoire despotique »
Octavio Paz, Arbre audedans

Garçon
cette ville mon ulcère
la racine la plus amère entre mes dents
poignard entre mes jambes
vierge vénérée sur les autels de la politique
on la digère lentement le matin dans le trafic avec le
smog,
la bachata et le cri des informations
on la vomit à chaque saoulerie vers la loterie,
le parc San José ou la Zona Real,
festivités à flots de Pilsener,
femmes à paillettes et pyrotechnie dans le cœur
on la sirote dans l'ancienne Bella Nápoles
c'est un corps cancéreux
dont les vertèbres sont en train de se fracturer
la colle pour les affamés
la prison pour ceux qui recherchent la détonation des mots
les plus
insatisfaits

(Je suis seule
et je suis un cèdre dans cet enfer)

Un crocodile pourrait me trancher la gorge au détour
de la rue la plus inattendue
à la gare routière et ses bus inutilisables
à la sortie d'un centre commercial
ainsi mon nom s'arrêterait dans un cimetière clandestin
aux côtés de milliers de personnes disparues
ceux qui ont chanté l'hymne avec fierté dans des écoles
en forme
de trou à rat
entonné des prières dans les églises fermées maintenant
par les tremblements de terre de la luxure

La ville est sans pitié pour les gravats
sans pitié pour le nouveau-né abandonné dans la brume
sans pitié pour la jeune fille renversée devant les harpies
des caméras de télévision
sans pitié pour les mendiants et prostituées
qui lui remplissent le ventre
comme des fœtus malades
sans pitié pour les jardiniers prenant soin de l'esprit
et tous les tox empilés dans la rue
comme des promontoires d'ordures

N'importe qui peut se faire trancher les poignets
dans cette ville
s'il s'offre un peu aux tournesols
à la contemplation des chaînes de montagnes
caressées par le soleil couchant

ses mains seront ensuite vendues aux boucheries
ou servies aux banquets des pauvres
(ou encore à l'orphelinat)

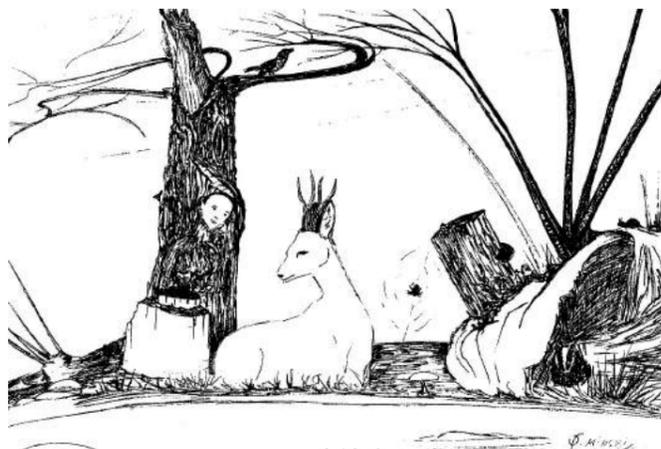
Dans
cette
ville
on tire une balle au cœur le plus en manque de brise et
d'harmonie
au plus en manque de danses et de fruits
au plus en manque de caresses, de violons et de dauphins
C'est normal de trouver des têtes pendues aux
lampadaires
aux arbres
ou qui roulent dans les parcs comme des ballons de foot
(un sport très amusant)
dans ces parcs les balançoires n'ont plus le rire ni la
vivacité des
arbres jaunes
aucun charme ne caresse sa pelouse qui autrefois servait
aux amoureux

Tu sais, mon garçon
les habitants de cette ville
sous le toit des excréments
dévorent les femmes avec de la fièvre et de l'alcool et
recrachent leur
sang dans les égouts
il n'y a pas d'aube capable de nous
donner de l'espoir

Garçon
la petite ville
est le cadavre que nous portons en silence tous les jours.

Miroslava Rosales

Poétesse née en 1985 au Salvador, actuellement
étudiante en Allemagne. Poème traduit par Laurent.
Bouissetsur le site : <https://fuegodelfuego.blogspot.com>



Behiggorri, janvier2021

soyons malades (travail de cure) ou
non (travail de care). Le seul courage
qu'ils valorisent est celui qui consiste
à éliminer un supposé ennemi, pas
celui qui écoute, protège et fortifie la
vie. Et, pendant qu'ils interdisent aux
mamans solos de sortir avec leurs
enfant-e-s, ces mêmes dirigeants
déroulent le tapis rouge aux chasseurs,
les autorisant à sortir vaquer à leur
méprisable occupation. Parce qu'à leurs
yeux, laisser les hommes continuer à
trucider des animaux sauvages est plus
important que de permettre aux
femmes et aux enfant-e-s de respirer un
peu d'air frais. « Tout ce qui n'a pas
pu être domestiqué sera exterminé »,
voilà leur devise cachée.

Le roi est nu. Et il pue sacrément du
cul.

Mais la dimension planétaire de
cette crise nous offre l'opportunité
sans précédent d'une prise de
conscience tout aussi globale de
l'interconnexion et de l'interdépendance
de tout ce qui vit. Il y a urgence à
regarder en face la mort que charrie
inéluctablement dans son sillage le
patriarcat, urgence à sortir de ce
système basé sur l'accumulation sans
fin de pouvoir-sur, urgence à tisser
des sociétés basées sur le pouvoir-de
et le pouvoir-avec. Nous devons
impérativement cesser de voir et de
traiter ce qui nous entoure comme des
ressources à exploiter mais comme
des sources de vie à écouter et
protéger. Aucun « guerrier », aucun
« chasseur », aucun trafiquant de
peur, ne nous sortira de cette crise.
Parce que cette crise n'est pas une
guerre, mais un symptôme de la
guerre, de cette guerre qu'ils mènent
inlassablement contre les femmes et
la vie. De cette guerre qui n'est
apparue en même temps que le
patriarcat que parce qu'elle lui est
consubstantielle. On ne résout pas un
problème avec les modes de pensée et
les outils qui l'ont engendré. Abolir le
capitalisme sans abolir le patriarcat
ne résoudra rien, car le capitalisme
n'est pas le fond du problème – il
n'en est qu'une excroissance. « Il est
temps de démontrer que l'échec du
socialisme à fonder un nouvel
humanisme (donc à éviter cette
destruction de l'environnement et
cette inflation démographique) passe
directement par le refus de mettre en
cause le sexisme que maintient aussi
bien, sous des formes différentes, le

camp socialiste que le bloc capitaliste »,
nous dit encore Françoise d'Eaubonne.
Nous n'avons plus le luxe de
révolutions qui tournent en rond.
Sachant que l'espèce humaine ne
représente que 0,01% de la biomasse
terrestre, cela signifie que 0,01% de
cette biomasse s'acharne à anéantir
les 99,995% restants pour son bon
plaisir. Comment pouvons-nous rester
les bras croisés devant un fait aussi
aberrant et monstrueux ? Nous ne le
pouvons plus. Ni moralement, ni
matériellement. Aujourd'hui plus que
jamais, c'est « le féminisme ou la
mort ». Nous devons engager toute
notre volonté et notre énergie en
faveur d'un changement non plus
« DU système mais DE système »,
comme d'Eaubonne l'appelait de ses
vœux.

Et pour ce faire, nous avons
beaucoup à apprendre de nos Soeurs
féministes du Kurdistan, qui ont une
sacrée longueur d'avance question
dépatriarcalisation de la société. Voilà
le cœur de leur plan d'action :

« Il est absolument essentiel que nous
nous organisions à un niveau
universel pour créer un système
mondial libre et égal des femmes
contre le système mondial sexiste,



patriarcal et capitaliste. Une tactique
cruciale du système hégémonique est
la division. Notre pouvoir, cependant,
provient de l'unité. Sans rejeter les
différences entre nous, tout en
protégeant nos propres particularités
et nos couleurs, il n'y a rien qu'une
lutte globale pour la liberté des
femmes (...) ne puisse accomplir.
Pour ce faire, nous devons développer
des alliances démocratiques entre les
femmes. (...) Rassemblons notre
conscience, notre puissance
d'analyse, nos expériences de lutte et

nos perspectives pour créer des
alliances démocratiques. Ne luttons
pas séparément – luttons ensemble.
Et bien sûr, transformons le XXIe
siècle en l'ère de la libération des
femmes ! Parce que c'est exactement
le bon moment ! C'est le temps de la
révolution des femmes ! »

Laura Outan

Laura Outan est autrice sur le blog :
lerefugedescotonssoouilles.wordpress.com
texte avec notes disponibles sur le
site : lesruminants.com

DANS MA CABANE, JE SUIS

Dans ma cabane,
je suis
louve et
nuée de chauve-souris,
je suis éparpillée
et rassemblée,
je suis mes pleurs et un pavé.

Dans ma cabane,
c'est la nuit,
la forêt et je suis
Hepar et Sulfur
tout à la fois
je suis mille morceaux de moi
je suis pire qu'un oiseau
pour le chat
je suis une lente desillusion
qui se retire, s'épuise
et se tait.

Dans ma cabane,
je touche –
comme du bout d'un doigt
pris au hasard –
l'air qui m'ambiant
le coin d'un vagin
le parfum d'un pin.

Nina Terrpl

(extrait, poème complet sur le site
www.lesruminants.com

Nina aime jouir de la vie malgré
les ténèbres qui, parfois,
l'envahissent. Par moments elle
dessine, par moments elle écrit.
Dans des petits carnets ; souvent
dans la forêt.

LEÇON DE SAUVAGERIE

Que soit
Ce cri glacé
Lancé sous les astres
Mon droit à la violence vitale
Avec mon gauche chanter des Banshees

Car j'ai laissé la Vouivre voir en moi
Ces cornes et canines lunaires
Écailles et serres de mères
De femelles forgeant les aires
Sûres sorcières sauvant la terre

Les torrents m'ont fortifiée
Les rocs appris à décompter
Ces fers érigés en foi fatale
Ce dôme immonde du pal
Aval de la fin du monde programmée

Les loups m'ont montré le sentier
D'une résistance gage d'existence
Les herbes m'ont révélé les secrets
De la victoire et de la résilience

Promesses de graines et matrices
explosives
Les clés vont changer de formes
L'abondance soulève nos torsos
Notre sourire carnassier s'étale
Sur vos failles machinales
Car sonne la leçon de sauvagerie

SaVge

La théorie de la fiction-panier

Dans les régions tempérées et tropicales où l'homme est apparu parmi les hominidés, les végétaux constituaient la principale source de nourriture. Soixante-cinq à quatre-vingts pourcents de ce que les êtres humains mangeaient dans ces régions au cours du Paléolithique, du Néolithique et des temps préhistoriques était cueilli. Il n'y a que dans l'extrême Arctique que la viande constituait la base de la nourriture. Les chasseurs de mammouths occupent les murs des cavernes et les esprits de manière spectaculaire, mais en réalité, ce qui nous maintenait en vie et bien portants, c'était la récolte de graines, de racines, de germes, de pousses, de feuilles, de noix, de baies, de fruits et de céréales, auxquels s'ajoutaient des insectes et des mollusques, ainsi que la capture d'oiseaux, de poissons, de rats, de lapins et autre menu fretin sans défense pour rajouter des protéines. Cela n'avait rien d'éreintant contrairement à l'existence du paysan trimant dans le champ de quelqu'un d'autre après que l'agriculture fut inventée, contrairement au travail des ouvriers après que la civilisation fut inventée. La personne préhistorique moyenne pouvait très bien vivre en travaillant à peu près quinze heures par semaine.

Quinze heures par semaine pour assurer sa subsistance, cela laisse beaucoup de temps pour d'autres choses. Tellement que c'est peut-être pour cela que les agités, qui n'avaient pas de bébé à leurs côtés pour animer leurs vies, ou qui n'avaient pas de talent particulier pour la cuisine ou la cordonnerie, ni de pensées très intéressantes à suivre, décidèrent d'aller chasser le mammouth. Les chasseurs adroits revenaient ensuite chancelants sous leur chargement de viande, avec beaucoup d'ivoire, et une histoire. Ce n'est pas la viande qui faisait la différence, mais l'histoire.

Il est difficile de raconter une histoire vraiment prenante sur la manière dont j'ai arraché un grain d'avoine sauvage de son épi, puis un autre, et un autre, et encore un autre, puis sur comment j'ai gratté mes piqûres de moucheron, et

nous sommes allés à la crique où nous avons bu un coup, et où nous avons regardé les tritons un moment, et puis j'ai trouvé un autre carré d'avoine... Non, vraiment, c'est incomparable, cela ne peut rivaliser avec la manière dont j'ai profondément enfoncé ma lance dans ce flanc titanesque et poilu tandis que Oob, empalé sur une énorme défense balayant tout sur son passage, se débattait en hurlant, cependant que le sang giclait partout en torrents écarlates, après quoi Boob a été réduit en gelée quand le mammouth lui est tombé dessus au moment où je tirais une flèche imparable qui transperça son œil et jusqu'à son cerveau.

Dans cette histoire, on retrouve non seulement de l'Action, mais, ce qui est plus, on retrouve un Héros. Les Héros sont puissants. Avant même que vous ayez eu le temps de vous en rendre compte, les hommes et les femmes dans le carré d'avoine sauvage, et leurs enfants, et les savoir-faire des fabricants, et les pensées des pensifs, et les chansons des chanteurs, en font tous partie, tous ont été appelés au service du Héros. Mais ça n'est pas leur histoire. C'est la sienne.

Alors qu'elle réfléchissait au livre qui deviendrait Trois Guinées, Virginia Woolf écrivit un titre dans son cahier, « Glossaire » ; elle avait eu l'idée de réinventer l'anglais selon un plan nouveau, pour raconter une histoire différente. L'une des entrées de ce glossaire est héroïsme, défini comme « bouteillisme ». Et héros, dans le dictionnaire de Woolf, devient « bouteille ». Le héros comme bouteille, un bouleversement radical. Je propose à présent que la bouteille soit le héros.

Pas simplement la bouteille de gin ou de vin, mais la bouteille dans son sens ancestral et plus compréhensif de contenant, une chose qui en contient une autre.

Si vous n'avez rien pour la ranger, la nourriture va vous échapper, même quelque chose d'aussi peu combatif et sans ressource que de l'avoine. Tant qu'il

éternelle ? Larves confites dans du sucre à la violette synthétique. Leurs inquiétudes remplissent les supermarchés. Toutes ces courses et consommations illimitées n'ont aucun sens. Gesticulations ridicules, drôles si on veut, mais si peu. Pardonnez-moi si je préfère la compagnie d'un arbre, d'un enfant, d'une fleur, d'une bête, à celle des rayons fringues, lessives ou yaourts. Je n'ai jamais rien compris à cet amour là. Juste un trou de plus à la surface d'une lune égarée dans un système en cartonpâte, à combler de guimauve, de mensonges, d'artifices, d'articles en tout genre. Se faire sucer jusqu'à la moelle et sans aucun plaisir, à peine un mal de tête, de tuyaux enchevêtrés. Jeu des illusions, kaléidoscope enivrant. Une rengaine si usée, pourtant.

Nous n'avons pas tous les mêmes visions. Ne vivons pas le même songe. Ce système n'est qu'une périphérie, une rocade où l'on meurt d'ennui.

Aujourd'hui ce qui est vivant est considéré improductif. Produire des produits, voilà le dogme ultra-civilisé. Consommer des produits, la nouvelle religion. Hyper-temples et crédo publicitaire. Artifice, argent, technologie et morts-vivants.

Précarité, disent-ils. Précaires sont les improductifs, pourtant le temps leur donnera raison. En attendant, ils tremblent et même parfois ils éclatent et on en retrouve des morceaux éparpillés de ci, de là, dans le galop des siècles, les poussières de l'Histoire maintes et maintes fois déjà falsifiée, mêlées de quelques excuses de pacotilles.

Une clé circule de main en main, des mains qui ne savent qu'en faire, des mains voraces et froides. Reste til encore, après tout ce temps, des morceaux à dépecer ? Combien de philosophies à tenter encore pour coudre un sens au revers du monde ? Un monde carnassier qui exige de la chair, de la consistance à mastiquer. Un monde secoué de convulsions, un déjà vieux monde à l'agonie, noyé dans sa propre merde... Un ratage spirituel monumental, une verrue sur la joue du temps.

Ordre, chaos et la candeur des ailes. Manquent les flûtes qui réveillent les os. Langue des sables. Ailleurs colorés. Humains qui détiennent encore la connaissance de l'aube. Le chant du vent, les pistes subtiles où chaque geste est empreint de sens et de beauté.

Cathy Garcia Canalès

In *Qué wonderful monde !* Nouveaux délits éd. 2012

Poète, artiste plasticienne, revuiste, animatrice d'ateliers, elle a publié une trentaine de livres principalement de la poésie et une bonne partie entièrement autofabriqués. En 2003 elle fonde la Revue Nouveaux Délits, revue de poésie vive qu'elle dirige en solo une association du même nom en 2009. Blog : <http://cathygarcia.hautetfort.com> et <http://larevuenouveauxdelits.hautetfort.com>

JULIA HILL BUTTERFLY



« Envoûtée par l'esprit de la forêt, je tombai à genoux et fondis en larmes. J'enfouis mes doigts dans l'humus qui exhalait une odeur si douce, si riche, si pleine de vie, puis j'y plongeai le nez. Entourée de ces gigantesques colosses, je sentais que la pellicule qui recouvrait mes sens et qui résultait du déséquilibre de nos rythmes de vie effrénés, aliénés par la technologie, était en train de fondre. Je sentais tout mon être revenir à la vie dans cette cathédrale grandiose. Je m'assis et pleurai longtemps. Puis mes larmes se changèrent en joie, la joie se mua en béatitude et je ris devant tant de beauté. »

(Julia H. Butterfly, *De sève et de sang*, éditions Libre)

Militante écologiste américaine, Julia Hill Butterfly a vécu pendant 738 jours en haut d'un séquoia géant nommé Luna pour empêcher qu'il soit abattu. Elle retrace son aventure dans le livre *De sève et de sang* récemment aux éditions Libre.

VOUS AVEZ DIT SATIRE !

La somme des êtres forment-ils l'Être ?
Combien de bactéries pour faire un homme ?

Nous ne savons pas ce que nous sommes mais sommes sommés d'atteindre les sommets. Nous allons vers les forteresses. L'Homme les aime. Nous allons vers les temps noirs. L'étang noir de la connaissance coupée du cœur.

Machine(s). Se dévorer de l'intérieur. Formater. Remplacer par du propre. Sous contrôle. Obsession du contrôle. Le monde serait-il anal ?

Société cauchemar de tous les dits inadaptés. Mais à quoi doit-on s'adapter ? A l'injustice, au mensonge ? Devenir cynique, cyber cynique, si perdu loin de l'homme rêvé ?

Où est l'humain ? OÙ EST L'HUMAIN ?

Génération enveloppées d'ouate, sirotant des écrans de pure violence. Mécanique, vous me direz. La voir, la nommer, la saisir la peur. La peur des vermissieux confits dans le sucre. Sombre et menaçante, la langue perfide s'enroule aux épaules. L'Homme ment, tue, viole, torture, trahit sans cesse son semblable. Écrase toutes créatures, cherche à tout prix à camoufler les miroirs. LE miroir. Sur le vaste terrain maffieux du monde, une femme est dépecée. Terre mère exsangue. Des hommes y sèment de leurs mains, d'autres, bien plus nombreux, la saignent à coup de poings.

Je veux savoir l'ampleur de l'infection humaine, cette schizophrénie originelle. Ce combat sans combattants visibles. Gènes, hormones, pulsions, pensées folles et folie du pouvoir. Fibre noueuse au ventre, pacte signé il y a belle lurette. Ombre, lumière, mais encore ? La conscience serait-elle une machine ensauvagée ?

Combien de femmes sont-elles aussi capables de jeter un bébé aux chiens ?

Le réel tient à un voile, un voile à peine de peau. Un écran de fumée. Des écrans illégaux. Arrive un moment où le vide congestionné prend la place de l'oxygène. Corsaires du néant virtuel, nous sommes alors froids pour l'éternité.

La poésie n'est pas un art pur, indépendant. Elle n'est que révélatrice. La poésie n'a pas besoin d'être, c'est tout le reste qui n'est pas, sans elle.

La laideur nous fait subir un interrogatoire. Hantise de nos forêts ténébreuses, de nos landes glauques. Nous devons réintégrer nos monstres, qu'ils cessent d'errer seuls, désespérément cruels. Laisser s'exprimer le réprimé, le refoulé, l'exilé. Nos migrations intimes, nos frontières,

nos gardes chiourme, gardes chiottes. Toute cette merde en nous, ordures ou fumier ?

Arbres humains, apprenons à transmuter la peur, la haine. Confions à Mars des missions autrement plus nobles que la guerre. Accueillir avec joie le jeune bélier, sa fougue printanière. Je sens déjà sa tête douce. Revisitons les rêves, apprenons à respirer.

Pour aimer sans s'épuiser, il faudrait faire plus simple. Tant de choses encombrant l'espace, rendent tout contact difficile, voire impossible. Il faudrait, il faudrait... Avoir le courage de stopper la machine et se mettre peut-être en ce qu'ils appellent prière. Nous sommes si lents à évoluer et les malfrats secrètent toujours plus de technique. La bonté, l'altérité, c'est bon pour les démunis. Les nantis, leurs comptes bancaires et offshores suffisent. Mais l'éthique ne concerne aussi peut-être que ceux qui n'ont rien d'autre.

Que reste-t-il de l'espèce humaine ? Un troupeau hagard en déroute et quelques poignées de mâles alpha dégénérés, de femelles dominantes écervelées, bouffis de puissance factice ? La beauté des décors compense mal parfois l'absence d'amitié, le sens de la parole. Les personnes de cœur sont toujours trop loin ou trop tôt parties. La médiocre hypocrisie, cette paresse du sens me désole, me désosse. Soupe rance d'indifférence, assaisonnée d'ennui carabiné.

Où sont les exaltés, les enthousiastes, les vivants à cœur ouvert ? Où sont les vrais sages, les lumineux ? Solitude d'une société morte sous son vernis de vie artificielle. Solitude intense du cœur qui bat librement d'un tempo non corrompu.

Eau, vent, ciel, terre, où sont les loups, les douces bêtes ?

La peur, le doute depuis trop longtemps sont maîtres, mais vient le jour où l'élève sait compter le temps qui passe, le temps qu'il reste. Vers l'essentiel, la voie n'est pas toujours la plus directe. On ne voit pas le temps passer, c'est lui qui nous regarde passer.

Je lance un grain de sable dans les rouages lisses des consciences. J'invoque un prodige pour que ceux qui possèdent trop pensent à ceux qui n'ont rien, pour que les nouveaux pensent aux anciens, pour que les anciens pensent aux prochains.

Miracle ? Mirage ? Reflet d'un dieu quelconque quelque part qui n'advient jamais. Nous sommes seuls responsables.

Que devient le monde livré à de vieux enfants qui ne rêvent que de téter aux mamelles de la jeunesse

est à portée de main, vous en mettez autant que vous pouvez dans votre estomac, qui est le premier conteneur ; mais qu'en sera-t-il demain matin, quand vous vous réveillerez, qu'il fera froid et qu'il pleuvra, ne serait-ce pas bon d'avoir quelques poignées d'avoine à grignoter et à donner à la petite Oom pour la faire taire ? Mais comment ramener plus qu'un estomac plein et une poignée à la maison ? Alors vous vous levez et vous allez jusqu'à ce maudit carré d'avoine détrempe par la pluie, et est-ce que ça ne serait pas pratique d'avoir quelque chose dans lequel mettre bébé Oo Oo pour pouvoir ramasser l'avoine avec les deux mains ? Une feuille, une gourde, un filet, une écharpe, un pot, une boîte, un conteneur. Un contenant. Un récipient.

Le premier dispositif culturel a probablement été un récipient... De nombreux théoriciens ont l'intuition que la plus précoce des inventions culturelles doit avoir été un contenant pour recevoir les produits récoltés, une sorte d'écharpe ou de filet à provisions. C'est ce que dit Elizabeth Fisher dans *Women's creation* (McGraw-Hill, 1975). Mais non, c'est impossible. Où est cette chose merveilleuse, grande, longue et dure, un os, je crois, avec lequel l'homme-singe du film cogne quelqu'un pour la première fois puis, grognant d'extase après avoir perpétré le premier meurtre, le lance vers le ciel où, tourbillonnant, il devient un vaisseau spatial accélérant dans le cosmos pour le fertiliser et produire à la fin du film un adorable fœtus, un garçon évidemment, dérivant dans la voie lactée sans (assez étrangement) utérus, sans matrice ? Je ne sais pas. Je m'en moque. Je ne raconte pas cette histoire. Nous l'avons entendue, nous avons tout entendu à propos de tous les bâtons, de toutes les lances et de toutes les épées, de toutes les choses avec lesquelles on peut cogner et piquer et frapper, de toutes ces choses longues et dures, mais nous n'avons rien entendu à propos de la chose dans laquelle on met des choses, à

propos du contenant de la chose contenue. Ça, c'est une nouvelle histoire. Ça, c'est de la nouveauté.

Et pourtant, ça ne date pas d'hier. Avant - une fois qu'on y pense, sans doute bien avant - l'arme, un outil luxueux, superflu ; bien avant le couteau si utile et la hache ; en même temps que l'indispensable faux, meule ou pelle - car quel intérêt y a-t-il à déterrer beaucoup de pommes de terre si vous n'avez rien pour emporter à la maison celles que vous ne pouvez pas manger ? Avec ou avant les outils qui font sortir l'énergie, nous avons fait l'outil qui ramène l'énergie à la maison. Cela me paraît logique. J'adhère à ce que Fisher appelle « La théorie de la besace de l'évolution humaine ».

Cette théorie ne se contente pas d'éclairer de grandes étendues d'obscurité théorique et d'éviter de grandes étendues d'absurdité théorique (largement peuplées de tigres, de renards et autres mammifères hautement territoriaux) ; elle m'ancre, personnellement, dans la culture humaine, comme jamais je ne me suis sentie ancrée auparavant. Aussi longtemps que la culture était expliquée, trouvait son origine et s'élaborait par l'utilisation de ces



objets longs et durs qui servent à planter, cogner et tuer, je n'ai jamais pensé que j'avais ou même que je voulais avoir grand chose en commun avec elle. (« Ce que Freud a pris pour un manque de civilisation chez la femme est en réalité son manque de loyauté envers la civilisation », comme l'observe Lillian Smith). La société, la civilisation dont parlent ces théoriciens était la leur, selon toute évidence ; ils la possédaient, ils l'aimaient ; ils étaient humains,

complètement humains, cognant, plantant, enfonçant, tuant. Voulant être humaine moi aussi, je cherchais des preuves attestant que je l'étais ; mais s'il fallait pour cela faire une arme et s'en servir pour tuer, alors il était évident que j'étais soit un être humain extrêmement déficient, soit que je n'étais pas un être humain du tout.

C'est exact, disaient-ils. Ce que tu es, c'est une femme. Potentiellement pas humaine du tout, et certainement déficiente. Et à présent, silence, pendant que nous racontons l'histoire de l'ascension d'Homme, le Héros.

Allez-y, dis-je, m'éloignant en flânant vers les avoines sauvages, Oo en écharpe et la petite Oom portant le panier. Allez-y, racontez comment le mammoth est tombé sur Boob, et comment Caïn est tombé sur Abel et comment la bombe est tombée sur Nagasaki et comment la gelée brûlante est tombée sur le village et comment les missiles tomberont sur l'Empire du Mal, et toutes les autres étapes de l'ascension de l'Homme.

S'il est humain de mettre une chose que vous voulez, parce qu'elle est utile, comestible ou belle, dans un sac ou dans un panier, ou dans un morceau d'écorce ou une feuille roulée, ou dans un filet tressé avec vos propres cheveux, bref, dans ce que vous avez sous la main, pour ensuite le ramener à la maison avec vous (la maison étant une autre sorte de poche ou de sac, un contenant pour des gens), et puis plus tard le ressortir pour le manger, le partager, ou le stocker pour l'hiver dans un contenant plus solide, ou le mettre dans le sac-médecine, l'autel ou le musée, l'endroit qui contient ce qui est sacré, et puis le jour suivant refaire sans doute la même chose, si faire cela est humain, si c'est la condition, alors après tout je suis un être humain. Pleinement, librement, joyeusement, pour la première fois.

Mais disons-le tout net, pas un être humain agressif ni amorphe. Je suis une femme vieillissante et colérique, défendant vigoureusement mon sac à

main, repoussant les voyous. Et pourtant je ne me considère pas héroïque pour autant, pas plus que les autres ne me considèrent héroïque. C'est juste une de ces satanées choses qu'il faut faire pour pouvoir continuer à récolter de l'avoine sauvage et raconter des histoires.

C'est l'histoire qui fait la différence. C'est l'histoire qui m'a caché mon humanité à moi-même, l'histoire que les chasseurs de mammoth racontaient et qui parlait de cogner, lancer, violer et tuer, qui parlait du Héros. La merveilleuse, la vénéneuse histoire du Bouteillisme. L'histoire du tueur.

Il semble parfois que cette histoire touche à sa fin. À moins qu'on cesse complètement de raconter des histoires, il serait bon que certains d'entre nous, perdus dans l'avoine sauvage, ou au milieu du maïs extraterrestre, commencent à en raconter une autre, que les gens puissent continuer à écouter lorsque l'ancienne se terminera. Le problème, c'est que nous nous sommes tous laissés happer par l'histoire du tueur et que nous pourrions bien finir avec elle. C'est pourquoi je recherche avec une certaine urgence la nature, le sujet, les mots de l'autre histoire, celle qui n'est pas encore racontée, celle de la vie.

Elle n'est pas familière, elle ne vient pas facilement, sans y penser, sur les lèvres, comme le fait l'histoire du tueur ; pour autant, « pas encore racontée », c'est un peu une exagération. Des gens ont raconté l'histoire de la vie depuis toujours, avec toutes sortes de mots et de toutes sortes de manières. Mythes de création et de transformation, histoires d'escrocs, contes folkloriques, plaisanteries, romans... Le roman est un genre d'histoire fondamentalement non héroïque. Bien sûr, le Héros s'y est imposé bien souvent, car telle est sa nature impériale et son impulsion incontrôlable, de s'imposer à toute chose et de les diriger, et d'édicter d'intransigeants décrets et lois pour maîtriser son incontrôlable pulsion meurtrière. Ainsi le Héros a-t-il décrété, par l'intermédiaire de ses porte-paroles

les législateurs, tout d'abord, que la forme correcte de la narration est celle de la flèche ou de la lance, qui part d'ici et va tout droit là et TCHAC ! atteint son but (qui tombe raide mort) ; deuxièmement, que la préoccupation principale de la narration, roman compris, est le conflit ; et troisièmement, que l'histoire ne peut être bonne si lui, le Héros, n'y apparaît pas.

Je suis en désaccord avec tout cela. J'irais même jusqu'à dire que la forme naturelle, correcte et appropriée du roman est peut-être celle du sac, de la poche. Un livre contient des mots. Les mots contiennent des choses. Ils portent des significations. Un roman est un sac-médecine contenant des choses dotées d'une relation particulière et puissante qui les lie les unes aux autres et à nous-mêmes.

Un type de relation entre des éléments dans le roman peut bien être le conflit, mais il est absurde de réduire la narration au conflit. (J'ai lu un manuel d'écriture qui disait, une histoire doit être vue comme une bataille » et qui parlait d'attaques stratégiques, de victoire, etc.). Le conflit, la compétition, le stress, la lutte, etc., à l'intérieur de la narration conçue comme besace/ventre/boîte/maison/sac-médecine peuvent être vus comme des éléments nécessaires d'un tout qui lui-même ne peut être caractérisé comme conflit ou harmonie, puisque son but n'est ni la résolution ni la stase, mais la continuation du processus.

Au final, il est clair que le Héros n'a pas fière allure dans ce sac. Il a besoin d'une scène, d'un piédestal ou d'un pinacle. Mettez-le dans un sac et il aura l'air d'un lapin, ou d'une pomme de terre.

C'est pour cela que j'aime les romans : au lieu d'y trouver des héros, on y trouve des gens.

Aussi, quand j'ai commencé à écrire des romans de science-fiction, je l'ai fait en traînant avec moi cet énorme sac de choses, ma besace pleine de chochottes et d'empotés, et

de petits grains de choses plus petites qu'un grain de moutarde, et de filets tissés serrés qui, une fois laborieusement dénoués, se révèlent ne contenir qu'un caillou bleu ; un chronomètre imperturbable donnant l'heure d'un autre monde, et un crâne de souris ; plein de commencements sans fin, d'initiations, de pertes, et plus de ruses que de conflits, moins de triomphes que de pièges et d'illusions ; plein de vaisseaux spatiaux qui restent coincés, de missions qui échouent, et de gens qui ne comprennent pas. J'ai dit qu'il était difficile de raconter une histoire prenante sur la façon dont on vient d'arracher le grain d'avoine sauvage de son épi, mais je n'ai pas dit que c'était impossible. Qui a jamais prétendu qu'écrire un roman était chose facile ?

Si la science-fiction est la mythologie de la technologie moderne, alors son mythe est tragique. La « Technologie », ou « science moderne » (pour utiliser ces mots comme on les utilise en général, comme une abréviation irréfléchie pour les sciences « dures » et la haute technologie fondée sur la croissance économique continue), est une entreprise héroïque, herculéenne, prométhéenne, conçue comme un triomphe et donc, en fin de compte, comme une tragédie. La fiction incarnant ce mythe sera et a été triomphante (l'Homme conquiert la Terre, l'espace, les extra-terrestres, la mort, le futur, etc.) et tragique (apocalypse, holocauste, hier ou aujourd'hui). Si, cependant, on évite le mode linéaire, progressif, flèche (mortelle) du temps techno-héroïque, et qu'on redéfinit la technologie et la science comme étant en premier lieu une besace culturelle plutôt qu'une arme de domination, on découvre comme un plaisant effet secondaire que la science-fiction peut être vue comme un champ moins rigide, moins étroit, pas nécessairement prométhéen

l'avouer, profite allégrement au patriarcat capitaliste, laissant croire aux femmes qu'il suffit de dire qu'une chose est féministe pour qu'elle le devienne.

À l'inverse, le féminisme radical ne vise pas seulement l'abolition des violences faites aux femmes, mais aussi celle de tout ce qui crée et renforce le sexisme. Il est, par conséquent, antiraciste (les industries dites "du sexe" sont profondément colonialistes et racistes), antifasciste, et bien entendu, anticapitaliste. Le capitalisme ne peut en effet exister sans le patriarcat, étant donné qu'il repose sur l'exploitation des personnes les plus pauvres et vulnérables de cette planète : les femmes. Dans le monde, 70% des personnes vivant sous le seuil de pauvreté sont des femmes.

En considérant qu'elles représentent une classe sociale à part entière, le féminisme radical analyse la place des femmes dans le monde capitaliste et pose le constat que celles-ci sont exploitées par les hommes, non seulement en tant que marchandises sexuelles ou reproductive (prostitution, GPA), mais aussi dans le système économique capitaliste de manière globale, et qu'on ne peut pas lutter contre l'une de ces formes d'exploitation sans combattre toutes les autres.

Du point de vue radfem, les industries telles que la publicité, la GPA, la prostitution, ou la pornocriminalité sont sexistes par nature et doivent disparaître. Le patriarcat capitaliste cherche sans cesse à accroître son contrôle sur le corps des femmes. Il peut le posséder, le vendre, le mutiler, contrôler les naissances et l'exploiter, notamment sexuellement, dans le but de créer de la richesse tout en assouvissant la soif inextinguible de domination masculine.

C'est cela que nous combattons, et nous ne pouvons le faire sans affirmer que, si nous sommes vendues, discriminées, excisées, battues ou encore violées, c'est parce que nous naissons filles et deviendrons femmes. Nous ne pouvons lutter contre ces violences sans mettre en lumière que tout commence par un conditionnement déterminé par les organes avec

lesquels nous naissons, et non à cause de nos goûts ou de notre personnalité. Il s'agit donc d'une lutte pour le droit des femelles humaines, des femmes, et non de ceux qui s'identifient aux stéréotypes de genre communément associés aux femmes. C'est pourquoi nous sommes également abolitionnistes du genre.

Enfin, le féminisme radical est une auto-émancipation – ne me libère pas, je m'en charge – qui commence par se questionner dans son quotidien :

Quelque chose que j'aime ou que j'ai l'habitude de faire a-t-il été inventé par le patriarcat ?

Ce quelque chose profite-t-il réellement aux femmes ou plutôt aux hommes ?

Est-ce qu'une activité ou une idée que je défends est exercée majoritairement par des femmes pauvres et vulnérables ou par des hommes ?

Collectif CAPP

Notes

[1] Seconde vague : Le féminisme est un mouvement humaniste révolutionnaire dont l'histoire s'écrit par « vagues », c'est-à-dire par périodisation marquant l'apparition des nouveaux courants. Ainsi, la première vague féministe s'inscrit dans un mouvement pour l'égalité, au débat et argumentaire principalement essentialiste, porté par Olympe de Gouges en France ou, plus tard, par les suffragettes en Grande Bretagne. Dans la seconde, nous voyons l'émergence d'un mouvement abolitionniste du genre, de la pornocriminalité et de la prostitution, ainsi qu'une nouvelle forme de pensée politique issue du marxisme, portée par des théoriciennes telles qu'Andrea Dworkin, Gloria Steinem aux États-Unis, Simone de Beauvoir, Monique Wittig ou Christine Delphy en France.

#CAPP c'est aussi une chaîne YouTube pédagogique, un site internet informatif (collectifapp.com), des rencontres dans toute la France et un relai du travail des associations de terrain et organisations abolitionnistes du monde entier : Mouvement du nid, Fondation Scelles, CAP international, Isala ASBL, Mujeres por la Abolición, Trafficking Hub, etc.

PORNLAND

Comment le porno a envahi nos vies



« Dans notre société, nous entendons souvent qu'il est parfaitement naturel que les garçons et les hommes aiment le porno. Les hommes seraient plus visuels et auraient besoin de plus de sexe que les femmes, le porno serait donc simplement un moyen de satisfaire un besoin biologique. Ceux qui formulent un tel argument ne comprennent pas qu'il est misandre de suggérer que les hommes sont par nature attirés par le porno, qu'il relève du gonzo ou autre. Ce que les féministes soutiennent, c'est que les hommes sont socialisés par la culture dans laquelle ils évoluent, qui leur impose une conception spécifique de la masculinité qui définit le porno comme une chose normale et plaisante. Si nous prenons au sérieux le fait que nous sommes tous des êtres culturels, nous devons alors réfléchir à la façon dont les garçons deviennent des hommes et dont ce processus crée une base de consommateurs de porno qui humilie les femmes. » (Gail Dines, *Pornland*, éditions Libre)

C A P P

Collectif Abolition Porno Prostitution

CAPP, Collectif Abolition Porno Prostitution, est un collectif de femmes activistes créé pour porter la parole de celles que l'on n'entend jamais : les survivantes de la porno prostitution.

Par des actions choc, nous tentons d'interpeller le milieu féministe et les milieux militants & politiques historiquement abolitionnistes qui sont, depuis quelques années, gangrenés par le libéralisme.

Françaises, Marocaines, Basques, Algériennes, Belges... citoyennes du monde et féministes radicales, nous sommes abolitionnistes, antiracistes, militantes universalistes et laïques, LGB & T, pour les libertés individuelles, ou encore militantes pour les droits des enfants & antispécistes. Notre collectif rassemble des femmes, c'est-à-dire avant tout des femmes humaines, survivantes de la prostitution, victimes de la pornographie, en situation de handicap, survivantes du cancer, lesbiennes, bisexuelles...

Avec le #CAPP, non seulement en France, mais aussi en Belgique, au Québec et ailleurs, nous combattons sans relâche le système le plus misogyne, raciste, xénophobe, capitaliste et pédocriminel qui soit : le système "porno-prostituteur".

Nous luttons pour que la porno-prostitution soit reconnue par tou.te.s en tant que violence sexiste et sexuelle intégrée au marché capitaliste mondial.

Nous luttons pour promouvoir une politique abolitionniste intégrale incluant les victimes de la porno-criminalité, à travers l'application et le renforcement de tous les volets de la loi de 2016 inspirée du modèle nordique, c'est-à-dire :

- La mise en place de dispositifs efficaces et adaptés pour permettre à celles qui le souhaitent de quitter le milieu prostitutionnel ;
- La pénalisation des clients prostitueurs afin d'agir sur la demande (et donc l'offre), de faciliter les plaintes des personnes prostituées contre les violences qu'elles subissent de leur part, et de leur faire assumer pénalement la responsabilité de l'acte

pesé sur les victimes... ;

- La mise en œuvre de moyens conséquents pour éradiquer le proxénétisme ;

- Une sensibilisation générale de la population aux violences sexistes et sexuelles, à la réalité de la prostitution, à ses causes et à ses conséquences ;

- Une formation approfondie des agent.e.s des services sociaux et de santé, judiciaires et policiers.

Nous luttons pour éliminer tous les facteurs d'entrée dans la prostitution, à savoir : le proxénétisme, la culture du viol, la pédocriminalité, les violences sexuelles, la domination masculine sous toutes ses formes, la précarité et l'exclusion sociale.

Nous luttons contre toutes les formes de marchandisation des êtres humain.e.s, contre le système sexiste, raciste, colonialiste et capitaliste qui permet et encourage cette marchandisation, contre le lobby de l'industrie dite "du sexe" et sa propagande criminelle.

RADICALEMENT FÉMINISTES

Pour comprendre l'essence même du combat et des valeurs politiques du Collectif, il faut se pencher sur la définition du féminisme radical (radfem).

Si vous circulez un peu dans le milieu féministe, vous vous rendez vite compte que le mot radical a été vidé de son sens. Utilisé à tout va dans les slogans ou dans les visuels, les féministes libérales voient dans le mot "radical" un moyen d'échapper au nom "extrémiste". Cependant, dans sa définition politique, le radicalisme féministe est le strict opposé du libéralisme.

Historiquement, c'est un féminisme de seconde vague[1] qui émerge dans les années 60' aux États-Unis. Pourquoi le mot radical ? Car il s'attaque à la racine du mal / mâle. C'est un mouvement féministe qui prône le libre arbitre et la liberté, et conclut, en raison de l'ancienneté de la domination masculine et de la façon dont elle s'exerce dans la

société actuelle, que les femmes n'en ont pas.

L'objectif du féminisme radical est clair : c'est la volonté stricte de s'émanciper du patriarcat et d'en libérer les femmes. Cela implique la destruction de toutes les créations sexistes dont le but est de réduire physiquement et psychologiquement les femmes à l'état d'objets destinés avant tout à servir les intérêts des hommes.

Cette pensée féministe nous amène à analyser les techniques patriarcales de dressage (appelées "éducation" ou "socialisation") des individus de leur naissance jusqu'à leur mort. Nous constatons que tout individu est construit selon un schéma préconçu spécifique à son sexe de naissance.

Que cela soit dans la sphère privée ou publique, les individus sont conditionnés selon des dogmes patriarcaux qui leur apprennent insidieusement ce qu'ils doivent faire, dire et penser. C'est cela qu'on appelle les stéréotypes de genre. En patriarcat, on inculque aux filles la "féminité", c'est-à-dire correspondre aux standards de beauté définis par les hommes et adopter un comportement doux et soumis, tandis que les garçons apprennent à être "masculins" donc forts, indépendants, dominants. Le féminisme radical tient compte du lien de cause à effet entre ces clichés sexistes et toutes les violences et discriminations que subissent les femmes dans la société.

Le féminisme radical considère que les femmes et les filles ne sont ni des objets, ni des marchandises, ni des divertissements pour hommes, ni des esclaves à domicile. Il affirme avec force que la valeur d'une femme ne devrait jamais dépendre des diktats de la "beauté" ni de sa capacité physique et esthétique à donner des érections aux hommes ou à attirer leur regard.

Ce mouvement est donc antagoniste au "féminisme" libéral qui, dans les faits, tente depuis un moment une approche de "réappropriation" des codes de la soumission et de la "féminité" par l'idéologie du "choix". Un féminisme qui, il faut

ou apocalyptique du tout, et finalement un genre moins mythologique que réaliste.

D'un étrange réalisme, mais la réalité est étrange.

La science-fiction correctement comprise, comme n'importe quelle fiction sérieuse, est en fait une manière de décrire ce qui se passe, ce que les gens pensent et sentent, comment les gens s'identifient à tout le reste dans ce vaste sac, ce ventre de l'univers, cet utérus des choses à venir et des choses qui furent, cette histoire sans fin. Dans celle-ci, comme dans toute fiction, il y a assez de place pour garder l'Homme là où il doit être, à sa place dans le plan des choses ; il y a assez de temps pour récolter beaucoup d'avoine sauvage et pour en semer aussi, et pour chanter pour la petite Oom, et écouter la plaisanterie de Ool, et pour regarder les tritons, et pour la suite, car cette histoire n'est pas terminée. Il y a encore des graines à récolter, et de la place dans le sac aux étoiles.

Ursula K. Le Guin

(traduction J. Bonheure, partage-le.com)



trionphe incessant de la lumière sur les ténèbres[3] ». Nous retrouvons ici le mythe de la caverne de Platon : l'homme doit quitter l'obscurité de la

CIVILISATION ET BIOGYNOPHOBIE

« Les Cultistes disaient que, tous les deux mille cinquante ans, Lagash entrainait dans une immense caverne, de sorte que tous les soleils disparaissaient, et que le monde était englouti par des ténèbres totales. Et alors, d'après eux, des choses nommées Étoiles apparaissaient, ravissant aux hommes leur âme, et les transformant en brutes dépourvues de raison, de sorte qu'ils détruisaient eux-mêmes la civilisation qu'ils avaient édifiée. » (Asimov, *Quand les ténèbres viendront*)

La civilisation [1], du mot *civitas* (ville), privilégie l'expansion de la ville au détriment de la nature, elle est un des points fondamentaux de la destruction écologique.

Cette suprématie se maintient et s'étend grâce à plusieurs mythes dont l'un des plus importants est celui de l'idée de progrès. Mais qu'est-ce que le progrès ? Selon le CNRTL le progrès est « un processus évolutif orienté vers un terme idéal [2] ». Il s'agit donc d'une sorte de programme en cours de fonctionnement visant à atteindre un but. De quel but s'agit-il ? Une citation de Proudhon, à ce sujet, est éloquent : « Il y a progrès continu du genre humain vers la vérité, et

caverne, l'immanence du monde, pour naître à la Lumière et naître à la vérité, la transcendance. Cette vérité n'existe que dans le monde des idées, elle est verbe, et non matière terrestre, elle n'est faite ni de chair, ni d'os, ni de sang. C'est ainsi, pour filer la métaphore, que l'homme — le mâle [4] — cet « ogre électrique [5] », doit dévêtir la Nature de ses voiles pour triompher des ténèbres qu'elle impose à la condition humaine. Les Lumières du progrès se matérialisent alors en réseaux électriques, réseaux de communications, réseaux de surveillance, constellations de satellites [6]. Ce glorieux Soleil fait disparaître la nuit, la lumière de la lune et des étoiles, les insectes et les oiseaux qui en dépendaient. Qu'importe que cette pollution lumineuse soit néfaste pour la faune et la flore, il s'agit ici d'une question de sécurité, il s'agit de Progrès. Cela étant, la lumière, artificielle ou naturelle, ne protège pas des agressions [7].

Rappelons que pour le mâle, comme pour la civilisation du Progrès, l'obscurité est danger, menace pour la Raison. Parce qu'elle est matière mais aussi et surtout chair et sexe, la caverne, cet utérus de roche, doit être oubliée au plus vite pour détruire en nous nos origines animales et terrestres. On comprend ainsi pourquoi l'ecoféminisme, qui souligne l'unité de la destruction écologique et de la domination masculine, appelle à rêver l'obscur [8]. C'est parce que la peur du noir n'est pas assumée que les Lumières sont devenues, d'une manière extrême, fanatique, synonymes de raison et de liberté. La statue la plus célèbre en porte d'ailleurs le flambeau.

« Combien de fois, sacredieu, n'ai-je pas désiré qu'on pût attaquer le soleil, en priver l'univers, ou s'en servir pour embraser le monde [9] », pourrait hurler la statue à la face du monde qui n'est jamais assez éclairé au sens

propre comme au sens figuré.

Pour les progressistes, l'homme est un loup pour l'homme, sa nature profonde est bestiale, destructrice, et seul le « progrès de la raison » permet de contrôler la fougue guerrière et sexuelle de l'homme sauvage :

« De la Préhistoire à aujourd'hui, les cavaliers de l'apocalypse écologique se sont illustrés dans la chasse effrénée, la destruction des habitats, l'introduction d'animaux tels que rats ou chèvres, et les maladies transportées par ces derniers animaux [10]. »

Pour les progressistes, l'homme est le créateur d'une nouvelle couche qui dépasse la sphère vivante, la noosphère, sphère de l'esprit. « Comment était la Terre dans son état naturel, avant l'homme ? C'est le mystère que nous avons reçu pour mission de résoudre, ce qui devrait nous permettre de remonter au lieu de naissance de notre esprit [11]. »

Que l'homme soit destructeur ou créateur, ce qui obsède la plupart d'entre nous c'est que l'esprit domine la chair, et qu'il faut alors l'arracher aux ténèbres de la viande, des os, des nerfs, du sang. Retrouver l'origine de la vie pour l'enfermer dans un laboratoire, la réduire à un nombre d'or et la reproduire *ad nauseam*.

Quelle est donc cette « liberté » qui craint et hait la nuit, l'obscur, l'animalité, notre passé proche de la nature ? Quelle est donc cette « liberté » qui ne laisse jamais l'obscurité en paix, qui rêve de tout voir, de tout connaître, de tout s'approprier et de tout maîtriser ?

Cette conception de la liberté, qui ne conçoit l'émancipation qu'en opposition à la nature, est intimement liée à celle du finalisme évolutionniste qui n'envisage l'évolution, dans son

extraordinaire diversité, que comme un processus ayant pour but principal de créer l'humain mâle. L'homme n'hésite pas à se placer au sommet de la pyramide évolutionniste et, respect progrévolutionniste oblige, à poursuivre son ascension. Le progrès, en effet, ne doit jamais s'arrêter, c'est ainsi que si l'homme est doté de la capacité de créer des artefacts, c'est pour s'émanciper de ce qui l'opprime : les lois de la nature, les lois biologiques, celles qui imposent le cycle de la vie et de la mort, celles qui, du fait de la diversité biologique, sont responsables des maladies et du vieillissement. La progression est donc celle de la domination de l'homme sur la diversité biologique. Pour dominer, il lui faut développer une technologie toujours plus complexe qui lui permette de contrôler les lois de la nature : domestication, eugénisme, manipulation génétique. Mais pour y parvenir, il lui faut maîtriser tous les utérus, celui des vaches et celui des femelles humaines, celui des femmes.

Une peur irrationnelle de la biologie et de l'utérus est au cœur du projet civilisationnel, étatique, capitaliste, bureaucratique.

Reconnaître l'importance de la biologie, sans pour autant en faire un déterminisme, est donc une première étape pour comprendre les dualismes de la civilisation : nature/culture, sexe/genre.

Comme le souligne Émilie Hache : « les femmes sont les premières touchées par la crise écologique, et d'expliquer que ce sont aussi elles qui sont les premières sur le front des luttes écologiques : faire de ces connexions entre les femmes et la nature une "position privilégiée" est une façon d'inviter ces dernières à transformer ces liens subis en outils de lutte et d'émancipation. Les activistes éco-féministes ne disent pas autre chose. »

À propos de l'essentialisme dont on accuse souvent les écoféministes ou toute femme qui reconnaît la spécificité biologique de son corps : « Son pragmatisme comme aussi sa visée plus politique que théorique refuse en revanche de faire le tri entre les écoféministes qui pourraient tenir à cet essentialisme, celles qui l'ont expérimenté comme une première forme d'émancipation, et celles qui le rejettent. Derrière ce refus de se désolidariser de positions essentialistes, il y a notamment la volonté de "ne pas abandonner le corps" et l'aspiration, tout au contraire, à se réapproprier (*reclaim*) ce dernier sur lequel s'est fait et se fait toujours l'essentiel de l'exploitation et de la domination patriarcale. Cela passe par la célébration de notre sexe, de notre utérus comme de nos seins constamment dégradés, déréalisés ou encore transformés en objets de honte, mais aussi par l'apprentissage d'une langue pour les dire [12]. »

Avec l'industrialisation du monde, les destructions s'accroissent, mais le projet initial, dominer l'utérus pour mettre fin aux cycles de la vie et de la mort, devenir pur esprit, énergie ou flux, ne change pas. Les corps sont une des principales matières premières : corps esclaves, corps ouvriers, corps de femmes et d'enfants, brutalisés, possédés, réifiés. Et puisque le projet cybernétique conçoit l'humain comme un flux de communication, pourquoi donc s'inquiéter de ces corps avachis devant les ordinateurs, de ces corps cloîtrés qui reproduisent toujours les mêmes gestes ? Il faut faire fi de la chair, du sang et des os. La raison est réduite à une rationalité, à un calcul marchand, logique comptable et bureaucratique pour laquelle toutes les vies humaines n'ont pas le même prix. Les processus biologiques propres à l'existence corporelle sont au cœur d'une

Behigorri, janvier 2021

nouvelle phase du projet civilisationnel. Il y a, d'une part, une idéologie économique : la marchandisation du vivant, l'enrichissement sans fin ; mais il y a également une idéologie transhumaniste, la bioéconomie : le corps décomposé en une série d'éléments (gènes, cellules, organes, tissus) qui, certes, alimentent le marché mais permettent également les plus abjectes manipulations en vue de s'extraire d'une condition qui ne convient pas à ceux qui veulent que leur désir de divinité, de toute-puissance, devienne réalité.

Le corps humain est monnaie d'échange, matière première, force productive, outil d'expérimentation et objet de consommation. Puisque aujourd'hui le corps est devenu simple support de l'identité subjective, il peut être malléable, manipulable, pur objet. Et c'est en manipulant les soubassements anthropologiques les plus profonds – le désir d'échapper à la mort, à la maladie, au vieillissement – que cette idéologie mortifère progresse. Les promesses et espoirs portés par les innovations biomédicales ne sont qu'un usage démiurgique et sadique du vivant.

Ana Minski

Notes

[1] Ana Minski, Toute civilisation est destructrice, lesruminants.com

[2] CNRTL

[3] Proudhon, Propriété.

[4] Par « mâle » j'entends non l'être humain mâle mais les qualités et la valeur que la société accorde à l'être humain né avec un pénis.

[5] La fée électricité n'a jamais existé.

[6] *La 5G ou l'intrusion des cartels industriels dans la vie privée*, sur le site de deepgreenresistancefrance.org

Behigorri, janvier 2021

[7] Sophie Mosser, *Éclairage et sécurité en ville : l'état des savoirs*.

[8] Starhawk, *Rêver l'obscur*

[9] Sade, *Les 120 journées de Sodome*

[10] E.O. Wilson, *La diversité de la vie*

[11] *ibid.*

[12] Préface à Starhawk, *Rêver l'obscur*.

L'ÂGE DES COULEURS

Il y a eu l'âge de l'ocre
des rochers bulles beige rosé
d'argile douce

Puis la pénombre chatoyante
d'un rouge et bleu de crépuscule
et le cuivre roux
des filets de pêcheurs d'enfance

Il y a eu ce bol de lavande bleu
porté chaque matin
aux lèvres de l'hiver

Il y a eu l'âge rouge
flamboyant flamme corail
colère

Il y a même eu le rose sushi des devantures

Il y a encore et toujours
ce bleu un peu vert
et ce vert un peu bleu
un autre bleu presque violet
une touche de blanc
pour la lumière

Ce besoin de couleurs
pour accueillir
les nouvelles du monde

Colette Daviles-Estinès

Née au Vietnam, grandie en Afrique, a été longtemps paysanne. Nombre de ses textes ont été publiés dans différentes revues. Blog : <http://voletsouvers.ovh/>

« Le moment nous semble venu d'exposer que le féminisme n'est pas seulement — ce qui lui a déjà donné sa dignité fondamentale — la protestation de la catégorie humaine la plus anciennement écrasée et exploitée, puisque « la femme était esclave avant que l'esclave fût ». Mais que le féminisme, c'est l'humanité tout entière en crise, et c'est la mue de l'espèce ; c'est véritablement le monde qui va changer de base. Et beaucoup plus encore : il ne reste plus le choix ; si le monde refuse cette mutation qui dépassera toute révolution comme la révolution a dépassé l'esprit de réforme, il est condamné à mort. Et à une mort à la plus brève échéance. Non seulement par la destruction de l'environnement, mais par la surpopulation dont le processus passe directement par la gestion de nos corps confiée au Système Mâle. » (Françoise d'Eaubonne, *Le féminisme ou la mort*, Le passager clandestin)